

la part du maître

à propos du livre de Claude Duneton "JE SUIS COMME UNE TRUIE QUI DOUTE"

On a souvent dit dans nos groupes : "Tiens, ces dessins, ces textes, ...viennent sûrement de la classe de untel!" On a parlé aussi de la projection du maître dans (ou ne faut-il pas dire "sur") sa classe.

Il y a ceux que cela ne dérange pas et il y a ceux qui trouvent que c'est normal et que c'est peut-être même tant mieux; ces derniers essaient alors de rassurer ces autres que cette projection inquiète ou insécurise; ça prouve au moins, disent-ils, que le maître a une personnalité et il vaut mieux que les enfants aient "quelqu'un" en face d'eux. Gloton le dit ainsi: "L'enfant a besoin de l'adulte pour pouvoir se passer de lui" (in "L'activité créatrice de l'enfant", page 91)

Ces derniers temps j'étais souvent tentée par des essais de recherches de ce qui, dans la classe, influence l'expression de l'enfant (expression orale, écrite, graphique) et je me demande à présent si ce n'était pas pour essayer de me déculpabiliser à mes yeux de cette projection; car dire que Arp a influencé Richard, que Norge a eu un impact sur Cécile, que Miro et Marc...ne change rien puisque c'est moi qui les introduis dans la classe, et que c'est par mon filtre qu'ils ont passé. Le problème est insoluble et il faut peut-être le prendre par un autre bout. Deux alternatives alors: accepter froidement cette projection tout en essayant d'en limiter les dégâts (ce serait peut-être plus facile si pour cela il ne fallait pas d'abord s'accepter soi tel qu'on est) et continuer en redéfinissant ses objectifs ou quitter!

Au dos de son dernier ouvrage (et au fait c'est de cela que je voulais parler), JE SUIS COMME UNE TRUIE QUI DOUTE, Claude Duneton écrit: "Nous avons des boulimies tenaces, intellectuelles s'entend; nous croquons les enfants tout crus ...et puis un jour il vient des répugnances. Le malaise, dit-on, nous envahit. C'est que pour enseigner il faut avoir la foi. L'une ou l'autre, n'importe laquelle. Une foi qui écarte le doute sur le sens de la profession. Si on la perd on est foutu."

Page 108 de ce même ouvrage il écrit (et c'est sans doute ce qui m'a fait réagir ainsi):

"A l'opposé du bourrage de crâne il existe donc le mythe de l'expression spontanée qui consiste à dire aux gosses: allez-y, inventez, racontez tout ce qui vous passe par la tête, ça m'intéresse! C'est une technique certainement moins dommageable que l'autre, enrichissante bien sûr, par la libération qu'elle procure; mais elle me paraît, elle aussi, limitée. Je connais une brillante institutrice qui obtient dans ce domaine des résultats tout à fait surprenants. Par le truchement de motivations choisies elle embarque sa classe dans des aventures splendides et les enfants, c'est vrai, racontent, inventent, sont intarissables.....Les résultats sont d'autant plus probants que Michèle garde les mêmes élèves deux ans et qu'elle a ainsi le temps de les débrider à loisir et d'établir avec eux des liens affectifs sans tricherie -les gosses la tutoient, etc.. L'espoir bien sûr, comme dans tout exercice scolaire, est que des enfants ainsi entraînés continuent leurs progrès et deviennent par la suite des champions de

.../...

la rédaction. Or -Michèle en est surprise et attristée- lorsque ses élèves la quittent, leur extraordinaire faculté d'expression créatrice semble s'épanouir. Ils entrent en sixième et deviennent des élèves très ordinaires, pas meilleurs que les autres. Evidemment on peut penser que la répression qu'ils subissent de la part de profs plus traditionnels aux mains desquels ils passent leur produit un choc. Ils se recroquevillent et finissent par s'étouffer, cela se comprend. D'où la tentation de baisser les bras: ça n'était pas la peine de se donner tant de mal!

Mais cela signifie aussi, indéniablement, que leur moyen d'expression n'était pas solide -qu'il y avait quelque chose de surfait dans leur habileté. Ce qui se passe, à mon avis, c'est que Michèle a trouvé le moyen de se défouler avec sa classe. Je veux dire que dans le climat affectif -cher à Freinet- qui s'instaure, elle réussit à transmettre aux enfants la profonde envie d'écrire qui est la sienne, et que de toute évidence elle refoula. Cela est banal; ce qui l'est moins est moins c'est que dans un tel climat elle parvient à leur insuffler aussi, peut-être, une forme d'inspiration. En d'autres termes il se crée entre elle et eux un tel mimétisme qu'ils finissent par écrire à sa place.Cela expliquerait qu'une fois éloignés de son influence ils n'ont, approximativement, pas plus de choses à dire que leurs petits copains. Il leur reste une nostalgie, comme après un voyage, mais pas vraiment une expression à eux. Ce sont même des élèves plutôt désorientés..."

ceci n'est pas l'essentiel de ce livre -que j'ai beaucoup aimé et dont je vous recommande la lecture- mais ce passage m'a provoquée à dire quelque chose qui me tenait à coeur.

Quand C.Duneton parle du mythe de l'expression spontanée qui consiste à dire aux gosses: "allez-y inventez....ça m'intéresse." je me demande s'il a essayé. Justement! S'il suffisait de DIRE aux gosses: "exprimez-vous" pour que cela se fasse, le maître pourrait sans doute davantage se retrancher de la classe; mais c'est que DIRE ne suffit pas, il faut ETRE et VIVRE avec eux. Non seulement il faut dire "ça m'intéresse" (expression pleine de sous-entendus désagréables et qui me déplaît) mais il faut AIMER leur expression et savoir pourquoi on y tient. Et voilà: quels sont nos objectifs? pourquoi voulons-nous donc cette liberté d'expression? Si c'était, comme le semble suggérer Duneton, pour que les enfants "ainsi entraînés deviennent par la suite des champions de la rédaction", cela ne vaudrait effectivement pas "la peine de se donner tant de mal"!

Je ne sais pas analyser ni résumer un livre que je viens de lire. Je peux seulement vous dire: lisez-le, il en vaut la peine, vous ne le regretterez pas. N'oubliez pas: de Claude Duneton, JE SUIS COMME UNE TRUIE QUI DOÛTE, aux Editions du Seuil.

Anne-Marie Mislin, 2 novembre 1976

